

OCÉANE DELACRE

UN CŒUR POUR
S'AIMER

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation inter-
dits pour tous pays.*

ISBN 9791042521554

Dépôt légal : novembre 2025

Trigger Warning

Ce livre contient des scènes pouvant heurter la sensibilité des lecteurs.

- Avec des crises d'angoisse intense
- Violence physique et morale
- Menace sur enfant
- Tentatives de suicide explicite
- Suicide assisté
- Automutilation
- Viol non décrit

Pour un public averti.

Je dédie mon tout premier roman aux personnes qui n'ont jamais réussi à se faire comprendre.

À ces personnes seules, même bien entourées, en sécurité dans leurs bulles face à ce monde sans pitié, à ceux qui ont dû, une fois adulte, guérir de leurs blessures causées durant leur enfance...

Prologue

Cela fait maintenant six mois, six longs mois, que j'ai enfin dit non et que j'ai mis un stop à tout ça.

J'ai pris mon sac en y mettant tout ce dont j'avais besoin et je suis partie.

Après m'être fait licencier en décembre, j'ai fait quelques petits boulots, mais hélas, pas assez pour subvenir à mes besoins.

Je me retrouve donc à faire la manche.

Les SDF sont trop dangereux pour une jeune femme de 19 ans, mais je n'aime pas être seule.

Janvier et février ont été horribles, humides, froids et venteux.

Belle-maman m'a croisée quelques fois et, bien sûr, elle en a profité pour m'humilier encore plus et pour me voler le peu d'argent que j'avais réussi à gagner, crient que c'était bien fait pour moi, que je ne méritais pas de vivre...

J'ai aussi fait pas mal de rencontres dans la rue, mais malheureusement, je suis tombée sur des personnes mal intentionnées et j'en ai payé les frais.

Nous sommes fin avril, le temps est plus doux, ça fait du bien de ne plus grelotter tout le temps.

Je continue de me renseigner du mieux que je peux pour trouver un petit boulot, mais c'est compliqué : il faut des diplômes, choses que je n'ai pas.

En feuilletant le journal trouvé par terre, je vois une petite annonce qui pourrait me plaire...

J'ai enfin un entretien d'embauche dans une boulangerie ce matin, mais voilà que je suis déjà en retard.

Je me suis trompée de rue et je me retrouve loin de la boulangerie.

Je cours comme une folle, en ne regardant pas les gens ni les voitures.

Je sais que je devrais faire attention, mais mon envie d'arriver à l'heure est plus forte.

Mon cœur bat à en sortir de ma poitrine, mais je n'y prête pas attention et fonce, traversant les rues et la route à toute vitesse, et je me fais percuter de plein fouet par une voiture noire.

C'est bien ma chance, je me retrouve sur les fesses et bien amoché.

Voilà Maddie, ça t'apprendra à être aussi pressée...

J'ouvre les yeux, ma tête me fait un mal d'enfer.

La voiture qui m'a percuté est une Audi noire dont le conducteur, pris de panique, sort à toute vitesse.

— Ça va, mademoiselle ? demande-t-il apeuré.

Vous avez traversé tellement vite que je n'ai pas pu m'arrêter à temps.

— Oui, bafouillai-je encore un peu sonnée.

Je suis pressée, je dois y aller.

J'ai l'habitude des coups, je vais m'en remettre, mais ça bien sûr je ne lui dis pas.

Il a l'air inquiet, on ne va pas en rajouter...

— Vu comment vous vous tenez les côtes, j'ai du mal à vous croire. Montez dans ma voiture, je vous conduis aux urgences.

Prise de panique, j'essaie de me lever pour lui montrer que je vais bien, mais une douleur traverse mon corps et m'en empêche.

Ma vue se trouble, ma tête se met à tourner, je sens une main se poser derrière ma nuque, mais je suis déjà trop engourdie pour reculer.

.....

Lorsque je me réveille, je me rends compte que je suis dans un lit d'hôpital.

La lumière trop blanche du plafond m'éblouit, je ferme les yeux et essaie de me souvenir de ce qu'il s'est passé.

Je me rappelle avoir traversé la route sans regarder et ensuite le choc avec la voiture.

Je sais aussi que j'ai parlé avec un homme, mais sans plus.

Mon Dieu, me voilà à l'hôpital et je ne pourrai pas payer les frais. Bordel, comment vais-je faire ?!

Je décide d'ouvrir les yeux après plusieurs minutes, et je remarque que j'ai une perfusion avec je-ne-sais-quoi dedans qui coule dans mes veines.

Je jette un rapide coup d'œil autour de moi et là, je remarque la présence d'un homme.

Je crois d'abord que c'est un médecin, mais il ne porte pas de blouse, il est vêtu d'un jean et d'un t-shirt noir.

C'est à ce moment-là qu'il décide de se lever du fauteuil et vient à mon chevet.

Je le reconnais, c'est l'homme qui m'a parlé après le choc.

— Vous êtes enfin réveillée, comment vous sentez-vous ?

— Ça va, pourquoi êtes-vous encore là ?

— Je voulais être sûre que vous alliez bien, annonce-t-il, un peu gêné.

Sachez que vous n'aurez aucun frais médicaux à payer, j'ai tout réglé même après votre hospitalisation, c'est la moindre des choses après vous avoir percuté avec ma voiture.

— Comment ça, après, je ne comprends pas ?

— Les médecins ont dit que vous avez une côte cassée et deux de fracturées.

Vous avez besoin de deux jours d'hospitalisation pour être sûr que la côte en question ne touche pas votre poumon.

Après cela, vous aurez un mois de traitement et il vous faudra beaucoup de repos, car vous souffrez également de malnutrition.

Et merde, comment vous dire que je suis dans la merde jusqu'au cou, un mois de repos dans ma condition ça n'existe pas !

Comment vais-je faire en étant dans l'insécurité ?

Il est bien gentil d'avoir payé tout ça, mais il ne sait pas que je n'ai plus de chez-moi.

— Rien que ça ? rétorquai-je.

Il n'y aura pas de soins après l'hôpital, je n'ai nulle part où aller.

— Je vois, reprend-il calmement, vous n'avez donc pas de chez vous, mais vous ne pouvez pas rester sans soin pour autant.

Si vous êtes d'accord, je peux vous accueillir chez moi le temps des soins.

C'est la moindre des choses, c'est moi qui vous ai cloué au lit.

Justement, je voulais aussi m'excuser pour cela.

Je vous jure que je vous ai vu trop tard, j'ai à peine eu le temps de freiner.

J'ai cru pendant une seconde que je vous avais tué.

Si je peux faire quoi que ce soit pour me faire pardonner, je le ferai, à commencer par votre rétablissement.

Si seulement il savait que mourir aurait été la meilleure chose qu'il puisse m'arriver, que j'aurais enfin eu la paix que je cherche autant.

Mais comment ça, chez lui ?!

J'essaie de me lever d'un coup, mais une vive douleur me remet en place.

Je tente d'arracher la perfusion, mais il m'en empêche doucement.

Ce simple geste me fait paniquer, son contact n'est pas méchant, je le sais, mais je ne peux pas le supporter.

Je me débarrasse de sa prise et tente de reprendre mon souffle, mais comme bien trop souvent lors d'un contact non désiré, mes poumons refusent d'obéir et respirer normalement devient bien trop difficile.

— Il n'est pas question que j'aille chez vous.

Je ne vous connais pas, vous pourriez être un psychopathe tueur !

Merci de m'avoir ramené à l'hôpital et d'avoir payé les frais, mais maintenant partez, où j'appelle la sécurité.

C'est la meilleure chose que j'ai trouvé à dire, mais c'est aussi méchant de ma part : il a quand même attendu que je me réveille, et je crois qu'il m'a conduit lui-même à l'hôpital.

Peu de personnes auraient fait ça à sa place, mais ça fait peur aussi.

Je sais par expérience que l'on ne sait jamais à qui on a à faire, les gens portent trop souvent des masques pour cacher leurs pires défauts et, bien sûr, on ne s'en aperçoit que trop tard.

Il y a trop de mauvaises personnes dans ce monde, les bonnes se font rares ou deviennent elles-mêmes mauvaises, elles suivent le mouvement.

C'est dur de faire confiance, bien trop dur...

— Pardon, je ne veux pas vous faire peur, mais ne faites pas de bêtises.

Si je peux me permettre, gardez cette perfusion, elle n'y est pour rien.

C'est peut-être un peu déplacé de vous proposer de venir chez moi alors que ça ne fait que quelques minutes que l'on s'est rencontrés.

— Rencontrés, c'est un peu spécial comme rencontre, non ?

Il y a mieux.

Écoutez, c'est gentil de s'inquiéter pour moi, mais maintenant j'aimerais me reposer seule.

— D'accord, mais permettez-moi de vous donner ceci : c'est mon numéro.

Si jamais vous changez d'avis, n'hésitez pas.

Il me tend un morceau de papier, mais pour qui il se prend celui-là ?!

Je n'ai pas besoin qu'un psychopathe tueur m'invite chez lui.

— Je n'en ai pas besoin, je n'ai pas de portable de toute façon, et je n'irai pas chez un psychopathe.

— Je ne suis pas comme ça, mais c'est normal d'avoir un peu peur, sans oublier que vous devez être encore sous le choc.

Au revoir et bon rétablissement alors.

Il passe la porte, il n'insiste pas, c'est très bien comme ça, mais je me sens encore seule.

Quel toupet il a de me dire tout cela !

Je ne le connais même pas, alors pourquoi irais-je chez lui ?

Bon, je dois bien avouer qu'un bon lit me fait rêver, mais quand même.

Plus tard, les médecins sont venus me dire la même chose que lui, sur un ton beaucoup plus strict et distant que je devais bénéficier de plus de soins qu'une autre personne, car mon corps est souffrant...

Des personnes sont venues pour essayer de me convaincre d'aller dans des centres pour les plus démunis, mais ça n'est pas une option pour moi.

La psychologue est sortie déçue de ne pas pouvoir m'aider, personne ne peut rien changer pour moi.

Je ne peux pas en parler, il m'a prévenu ; au moindre écart, il recommencera et ce sera fini.

Alors, depuis, j'évite de le croiser, même si, pour cela, je me prive beaucoup.

Même si cela m'empêche de manger, tant pis, mieux vaut ça que de revoir la tombe de mon père dégradée une nouvelle fois.

C'est horrible de vivre ça.

Il connaît mon seul point faible, je pense qu'il en a bien pris conscience.

J'ai eu envie de pleurer quand les médecins me l'ont annoncé.

Ça veut dire que je vais devoir souffrir à ma sortie. Franchement, je ne pense pas pouvoir tenir.

J'ai deux jours pour me remettre, et c'est tout : deux jours de morphine, de nourriture et après stop.

Je ne sais pas comment je vais faire, même avec les médicaments.

Le moindre geste me fait mal.

Je n'ai nulle part où aller, où me reposer.

J'essaie de me réconforter en pensant au fait que j'ai un lit, chose que je n'avais pas eue depuis un moment, et ça fait du bien.

Je ferme les yeux, tente de trouver une position confortable et je laisse le sommeil m'emporter doucement.

.....

Les deux jours sont passés bien trop vite à mon goût.

Je ne me suis levée que pour essayer de me laver et aller au petit coin.

C'est horrible de ne pas pouvoir bouger comme on le souhaite.

Je vais sortir de l'hôpital aujourd'hui, j'ai signé les papiers de sortie sans soins.

Je n'ai nulle part où aller de toute façon.

On m'a encore proposé d'aller dans un centre, et j'ai encore refusé.

Je préfère avoir mal que de subir une énième agression, car même si je suis consciente qu'ils n'aident pas tous de mauvaises personnes, ma crainte est fondée.

Je n'aurais pas la force de me défendre une nouvelle fois, et surtout pas dans l'état dans lequel je me trouve.

J'ai aussi mangé tout ce qu'ils m'ont donné, ça m'avait manqué toute cette nourriture.

Beaucoup de gens disent que la nourriture des hôpitaux n'est pas bonne, mais je peux vous assurer que quand on ne mange pas à sa faim tous les jours, elle est plus que correcte.

Je me suis débarrassé du papier de monsieur le tueur.

Je ne l'aurais pas appelé et, de toute façon, je n'ai pas de téléphone portable.

Une fois dehors, je regarde un peu partout, je cherche cet homme.

Qui sait ?

Il est peut-être venu.

Au bout de quelques minutes de recherche, j'abandonne, il n'est pas là, tant mieux.

Je souffle un bon coup et me mets en marche pour me trouver un petit coin tranquille où je pourrais me reposer jusqu'à ce soir.

Je marche un long moment, mais je n'avance pas très vite ; le moindre de mes mouvements me fait mal.

J'arrive au croisement d'une rue où il n'y a pas grand monde.

Je décide de me poser le long d'un mur et j'essaie de me mettre en position assise, mais impossible, cela me fait trop mal.

Alors, je m'allonge par terre, tant pis pour les regards, la douleur est trop forte.

Je ferme les yeux et me concentre sur ce que j'entends. Les gens marchent, toujours aussi pressés d'arriver à destination, la plupart avec un café à la main, au téléphone, avec un ami ou des collègues.

Le bruit incessant de moteur de voiture, de klaxon.

Tout ce bruit m'aide à me détendre.